

# Rencontre dans la montagne

Olivier Boura

*Le 20 janvier, Lenz partit à travers les montagnes. Cimes et hautes pentes sous la neige ; et, dévalant les combes, pierraille grise, étendues vertes, rocs et sapins.*

Büchner, Lenz

Il vit seul. Il habite cet hôtel déclassé coincé entre la départementale et la rivière. Certains disent la rivière, d'autres le torrent. C'est tout au bout des gorges, à cet endroit précis où l'espace qui sépare les deux versants commence de s'élargir, où le flot s'étale mieux, perd un peu de sa violence. On dit l'hôtel, c'en était un jadis, ça n'est plus vraiment ça. Pas d'étoile, le patron fait bistrot, loue la salle d'en bas pour des communions, des baptêmes, des banquets de chasseurs. Il a gardé une chambre à l'étage, où loge à l'année cet unique pensionnaire, qui entre, qui sort, à ses heures, qui a sa propre clef.

Un peu comme si vous faisiez partie de la famille.

Des volets de fer, peints en rouge sombre, et qui se replient sur eux-mêmes, en paravent.

Des jeux d'enfants qui rouillent dans l'herbe, du côté de la route. Mais des enfants il n'y en a plus, et s'il en vient parfois, pour un mariage, un baptême, on leur dit ne jouez pas là les enfants, pas du côté de la route, c'est dangereux, c'est interdit.

Une allée de sable conduit jusqu'à la route. Le patron, de temps à autre, en remue, en égalise le sable avec un râteau.

Sa voiture est garée devant l'hôtel.

Vous devriez mettre une housse.

La pluie, le soleil, ont terni la peinture verte de la carrosserie, le capot et le toit, le dessus des ailes sont marbrés de blanc. Ça fait des auréoles, comme des traces de sel et de sueur.

La voiture, il ne s'en sert presque plus. Il se lève le matin, on l'entend qui furète à l'étage, le bruit de ses pas, d'un tiroir qu'on repousse, le murmure d'un transistor.

Il dit : transistor.

Est-il si vieux que ça ? Non. Mais il a renoncé depuis longtemps déjà à tout signe extérieur de jeunesse. Il ne résiste plus. Il a pris son parti d'une certaine laideur, d'une certaine indifférence, à la mode, à l'air du temps, à l'opinion et au regard des autres.

Il porte, l'été, un pantalon de toile écrue, une chemise dont il retrousse les manches. Par dessus, un gilet sans manche, aux poches innombrables et de formats divers, comme en portent, par exemple, les pêcheurs à la mouche. Il fourre dans ces poches, des boîtes, des briquets, des pochettes d'allumettes, des bonbons, des mouchoirs... L'hiver, une canadienne, un chapeau. Plus personne ne dit ça, une canadienne. Un pantalon

de drap noir ou marron. Des chaussures solides, de marque Kieffer ou Geox. Un chapeau.

C'est la fin de l'hiver, il porte la canadienne. Au fond des gorges, l'ombre, le givre, l'hiver, durent plus longtemps. Il avance le long de l'allée, les mains dans les poches, la cigarette collée aux lèvres, en fumeur invétéré, incurable. Il jette un coup d'œil à sa voiture, à la route, puis revient.

Il prend ses repas quelquefois dans la salle d'en bas, à une table dressée près du comptoir. Le patron lui tient compagnie, dit quelques mots, pose une assiette de plus sur la table, un pichet, et double dans la corbeille la ration de pain. Mais le plus souvent, il mange dans sa chambre, réchauffe sur une plaque de cuisson électrique que le patron a installée sur une petite table entre la fenêtre et le lit, un plat dans une casserole, une boîte dans un bain-marie. Il nettoie son assiette, ses couverts, dans le lavabo de la salle de bains.

Il reçoit du courrier, ni plus ni moins que la plupart des gens de son âge, et qui vivent seul. Des relevés de la Caisse d'Épargne, les papiers d'une mutuelle.

Il a, trois ou quatre fois, dans l'année, de la visite. Une voiture remonte lentement l'allée, avec prudence, hésitation. Comme à regret. Un homme, une femme, en descendent, pénètrent dans l'établissement, la salle silencieuse, à demi vide, du bistrot. Il est là, il les attend. Il les embrasse. Il les suit. Il salue poliment le patron, la patronne, les clients accoudés au comptoir, s'il y en a. Dis à tout à l'heure, au revoir. Ils s'en vont, ils montent dans la voiture, la voiture démarre.

Le patron pense que c'est son fils, sa belle-fille. La patronne n'est pas de cet avis, penche plutôt pour un frère plus jeune, une jeune belle-sœur. Toujours la même femme, d'ailleurs. C'est la famille, on lui demandera.

Il rentre, à la tombée du jour, on ne lui demande rien, ça ne regarde personne après tout, et puis à quoi bon ?

Quelquefois, il porte un paquet.

– Vous avez fait des courses ? Oui, des courses... Mais c'est peut-être un cadeau.

Le matin, on l'entend qui siffle, qui fait jouer, comme il dit, le transistor. Il ouvre la fenêtre, s'il fait beau, ou pour sentir l'odeur de la pluie. Il lave son linge, dans la salle de bains, dans une bassine de plastique bleu, avec un peu de Génie sans bouillir, le rince sous la douche, l'étend à la fenêtre... Il repasse son linge sur une table à repasser qu'il range dans un placard, et qu'on entend grincer. Il a un petit fer de voyage qu'il a dû ramener de ses courses avec ses parents. A moins que ce ne soient, simplement, des amis. Des amis fidèles, des amis d'autrefois qui viennent de temps à autres le voir, qui l'emmènent déjeuner en ville, et faire quelques courses.

Il fait beau, sa fenêtre est ouverte, il repasse son linge. Il est en tricot de peau. Il fume, tout en repassant. Il a, comme souvent, son chapeau sur la tête, il marmonne, dialogue semble-t-il avec le poste de radio.

Beau temps que la patronne a renoncé à lui proposer ses services, son aide.

- Un peu plus, un peu moins, pour moi c'est du pareil au même...
- Non, j'y tiens. Une question de principes, vous voyez. Et puis, ça m'occupe. Ça fait passer le temps.

Et puis il part pour sa promenade. C'est l'heure, il a sa canadienne, son chapeau, et les mains dans ses poches. Il suit le sentier qui longe la rivière. C'est un sentier étroit de galets noirs, au sommet d'un talus. Le cours d'eau passe en contrebas, tourbillonne, de loin en loin, lentement, quand il butte contre un rocher, les racines noueuses d'un arbre.

Sur l'autre rive, la pente raide, le flanc de la montagne, en face, l'éboulis. C'est l'adret, le versant au soleil, sec dès le petit matin, broussailleux, la pierre nue mêlée de ronces, de genêts, d'argéras. Le versant âpre.

Il marche le long de cette digue, la bande étroite de pierre, de terre tassée, six ou sept cents mètres vers l'aval. Puis c'est une sorte de seuil, de palier. Le lit du torrent se resserre, le courant se durcit. Une sorte de jetée, ciment et moellons, ferrailles, étrangle le cours d'eau, son écume éclabousse la pierre. De l'autre rive une saillie identique s'avance. La passerelle manque, qui permettrait de franchir le lit étroit, le jaillissement dru et contraint de l'eau qui dévale. Deux ou trois mètres, pas plus.

Il mesure, évalue la distance, jauge le risque et l'effort. Fixe, longtemps, l'eau, l'écume blanche. Elle a le même pouvoir de fascination, d'hypnose, que le feu. Il fixe le courant, ses veines plus sombres, il garde les mains dans les poches, se courbe, se penche très légèrement vers l'avant. Un frisson, soudain,

parcourt sa nuque, ses épaules. C'est le soir qui vient, la nuit qui approche, l'ombre de la combe vire au mauve profond. Le silence a grandi.

Il retourne à l'hôtel, les lumières s'allument à présent, la nuit monte entre les buissons.

– Cette promenade ?

– Bah...

C'est la promenade rituelle de chaque matin, de chaque soir. Le jour décline vite dans la gorge, on mesure sa course aux variations infimes de la couleur du ciel, de la densité du silence. Au crépuscule, le cri des insectes cesse tout à coup.

C'est un soir comme les autres. Il se tient au bout de la digue qui barre à demi la rivière. Il fouille dans ses poches, il trouve son briquet, allume une cigarette. Fume posément, tout en observant le bouillonnement des eaux. Il fait quatre pas en arrière. Il regarde autour de lui, comme s'il redoutait d'être surpris dans une posture ridicule, incongrue. Il prend son élan, il s'élanche, franchit d'un bond la passe étroite, le peu profond ruisseau, prend pied, rudement, sur le muret d'en face, glisse, titube, dérape, manque tomber à la renverse, se rétablit de justesse, se cramponne à pleines mains.

Il jure. Il a perdu sa cigarette, pas son chapeau. Frotte, l'une contre l'autre, ses mains écorchées qui saignent. Il les essuie sur ses genoux, le drap épais du pantalon. Il reprend son souffle. Puis, sans en regard en arrière, il entreprend de gravir la pente, dans ce grommèlement sec de l'éboulis qui roule et s'effondre sous ses pas, et l'odeur aiguë du thym, de la menthe sauvage.

Courbé en deux, presque à quatre pattes, s'aidant des coudes et des mains, s'agrippant aux branches torves des genêts, il remonte maintenant, avec lenteur, avec peine, avec obstination, vers la crête sur laquelle traîne encore un reste de jour translucide et doré.

Qu'il n'y ait rien de plus lourd, de plus gênant que ces bottes, c'est l'évidence même. Mais il n'a pas le choix, et il ne saurait, dans cette forêt d'épines, de branches mortes, aller pieds nus. Alors, va pour le caoutchouc, le PVC se déchire, part en lambeaux, part en quenouilles, et souvent il trébuche, il fait de faux-pas, tombe de tout son long, ou à genoux, ses genoux heurtent la pierre, la douleur vive, inattendue, est à couper le souffle. Il marque une pause. Il reprend ses esprits. Il fixe la cime fuyante des arbres, à vingt mètres du sol, et le vacillement noir des branches. Le ciel titube dans un contre-jour blanc.

Il se relève, reprend sa marche. Il assure son pas sur les pierres rondes recouvertes de mousse et d'aiguilles mortes. De loin en loin un moellon se déchausse, glisse et roule, dégringole en ricochet la pente dans un bruit sec de matraque qui va s'amenuisant, laisse apparaître à sa place l'humus noir et gras comme du marc.

Il contourne de vastes fourmilières, leur grésillement roux, leur grouillement de charogne. Il enjambe les troncs des arbres morts, évite la houle épuisante et suspecte des massifs de fougères. Il n'avance jamais en ligne droite. Trop d'obstacles s'accumulent, et il n'y a pas d'horizon.

Il se fie, seulement, à la pente, et à la dureté de son effort. S'il souffre moins, si son souffle se fait moins court, et moins raides les muscles de ses jambes, c'est qu'il se trompe, à coup sûr, c'est qu'il dévale ou tourne en rond.

Il recommence, reprend le cap. Trace lentement, comme à tâtons, son chemin. Se laisse guider, encore, par cette circulation, plus libre peu à peu, de la lumière et du vent entre les troncs dressés et les troncs abattus.

La nuit vient, puis une autre. La nuit est plus peuplée que le jour, des bêtes passent près de lui.

De quoi se nourrit-il ? C'est en allant, devant lui, qu'il trouve ce dont il se nourrit, comme les bêtes font. Car c'est par la bouche que les bêtes connaissent le monde.

Il mange à peine, d'ailleurs, ne pense pas à manger, il mange parce que son corps appelle, et alors il se saisit d'une racine, d'un fruit. Mord cette racine, ce fruit. Il a pu tenir, jusqu'à présent. Il boit l'eau des sources et l'eau qui repose aux creux des souches, sur la mousse lumineuse et verte.

Il s'est levé, il faisait encore nuit. Il est sorti de la chambre dans le noir, en s'efforçant de faire le moins de bruit possible, de ne pas la réveiller. Elle ne s'est pas réveillée, elle n'a pas bougé, en tout cas, à peine un soupir, elle s'est tournée à demi. Il avait déposé ses vêtements dans la cuisine, sur une chaise. Il s'est habillé en silence, il n'a pas fait sa toilette, un peu d'eau simplement sur son visage, ses yeux. Il a bu un verre d'eau puis un café noir. Il a pris son sac et ses cannes, ses pantalons de pêche. Il s'est dirigé vers la porte d'entrée. Il s'est arrêté devant

la chambre des enfants. Il a poussé la porte, avec douceur. Les enfants dans leur lit double, un globe terrestre en guise de veilleuse, la lumière bleue et pâle sur la table de chevet, le Brésil comme une écorce d'orange, le visage et les mains des enfants. Il s'en va. Le bruit trop sec de la porte qu'il referme avec précaution pourtant, le crissement de ses pas sur le gravier, et celui ensuite des pneumatiques, la voiture qui s'avance lentement sur l'allée. Il s'éloigne. Il prend sur la droite. Il accélère. La route et les arbres, dans le faisceau des phares. Les lumières du tableau de bord, et le murmure de la radio. Les chansons de la nuit. La nuit est pleine encore, la route déserte, il remonte dans une coulée lisse, sensuelle, sans à coup vers l'amont. Les lignes blanches et nettes, le reflet phosphorescent d'un panneau dans la trouée des phares. Une bête – un renard, un chat sauvage ? – file dans la lumière. Il roule une heure ou un peu plus. Puis il quitte la route, suit un simple chemin de terre battue. Des branches frôlent les rétroviseurs et la carrosserie. Il se gare dans une sorte de clairière. C'est l'avant jour gris et mauve, le silence ruisselant au goût d'herbes foulées et d'orties. Il passe ses lourds pantalons de pêche. Il jette sur ses épaules son matériel. Il se dirige vers la rivière dont on perçoit, en contrebas, la rumeur, l'odeur de vase, la lueur noire.

Il arrive sur la plage. A cet endroit, la rivière fait un coude, ralentit. Elle creuse son lit, devient plus profonde et plus sombre. Il s'installe sur la plage de galets, de sable, cale sur leur support ses trois cannes, lance et tend les lignes de fond. Il s'assied, un peu en retrait, essuie ses mains avec un mouchoir. Il

fouille dans ses poches, en extrait un briquet, un paquet de cigarette. Il allume une cigarette. Il fixe les lignes qui plongent dans l'eau noire. Il attend. Quelque chose remue dans l'herbe auprès de lui. Un héron tombe des branches, se pose au ras de l'eau sur une souche. Le jour mûrit au-dessus de la gorge. Un peu de vent agite par bouffée la cime des arbres. La touche, inexplicablement, ne vient pas. Une seconde cigarette, l'envie de se lever, de faire quelques pas, de relever, peut-être, cette ligne. Il résiste, d'abord, maintient, en suspend, cet équilibre fragile. Le soleil apparaît, dans les frondaisons, ses premiers rayons frappent la surface de l'eau, qui verdit. Finalement, il s'avance. Jette son mégot. Pénètre avec précautions, lenteur, dans le lit de la rivière. Il avance pas à pas. L'eau froide monte jusqu'à son ventre, son torse. Le soulève et l'allège. Il lève les bras, instinctivement s'efforce de se grandir. Il attend et cet instant où, soudain, il va perdre pieds, où l'eau, sans crier gare, va s'engouffrer dans ses *waders*, ses bottes et l'entraîner vers le fond. Mais il ne glisse pas, il garde son équilibre, et bondit, comme en apesanteur, sur la pointe des pieds. Le fond s'élève à nouveau, il retrouve son assise et son poids, il gagne l'autre rive, il se cramponne aux racines, aux grands iris juteux, il s'arrache à la rivière, ruisselant il s'ébroue, et sans se retourner il s'enfonce dans le taillis, le sous-bois, il gravit la pente, de l'autre côté de la rivière.

Maintenant, la forêt s'abaisse, l'espace grandit entre les arbres, il remonte vers l'herbe rase, les prairies, les alpages, des amoncellements de rochers roses. L'air est aigre, tranchant. Un

single gris rebondit de pierre en pierre. Plus haut, c'est le sifflement d'une marmotte. La nuit arrive dans un silence vert. A l'aube, le soleil fera claquer le roc comme un jeu d'osselets. Le passage était encore plus haut. Invisible d'abord, il fallait pour y accéder suivre longtemps la trace à demi effacée d'un sentier. Il y avait, ensuite, comme une trouée dans la pierre, un passage étroit, percé comme à coups de pic. Le vent s'y engouffre, et la lumière triste de l'aurore. On devine, tout en bas, le moutonnement livide des vallées, des crêtes, des forêts bleues enlisées dans un reste de nuit.

Le chemin dévale. On dit que c'est un chemin. Ce n'est peut-être qu'un sillon, une laisse de moraines et d'herbes couchées qu'abandonne après elle la fonte des neiges.

Il se traîne en haillon, dégringole la pente, le faux sentier. C'est un déhanchement tout au long de l'abrupt, l'herbe rase et drue comme un pelage, le parfum amer de la gentiane, la bouche noire d'un terrier.

Un lac noir, profond comme un puits, s'accroche au flanc de la montagne. Un filet d'eau, épais à peine comme le doigt, une eau lisse comme de l'huile, naît de ce lac, comme un trop plein, déborde et verse dans un murmure, vers la vallée.

Il trouve la montre bracelet, elle brillait au soleil, à côté d'un buisson. Il la met dans sa poche. Elle marche encore, elle indique l'heure et le jour. Il connaît, ainsi, l'heure et le jour. Pour peu que la montre ne soit pas dérégulée.

Il suit le sentier qui sinue, serpente, qui se mue maintenant en une sorte de piste. La roche, comme il descend, change peu à

peu de couleur. Se teinte de brun, de roux, c'est l'oxyde de fer. Elle rend, aussi, un son plus clair, comme les tuiles, les briques, d'un toit, d'une maison affalée.

Quelques arbustes ont grandi à l'abri d'un rocher.

Il suit la trace. Elle est infime, imaginaire peut-être. Elle remonte du passé. La soif et la faim le tenaillent, c'est comme un grand sommeil, une torpeur.

Il est là, maintenant, tout contre lui. Il a senti peu à peu s'affirmer sa présence. Presque son odeur, et puis son souffle, l'empreinte de ses pas, de son corps dans l'herbe, les buissons, au long du chemin. Voici qu'il le rejoint, qu'il tâte, à travers ses pantalons de toile les jambes maigres, qu'il prend dans ses mains ses mains blessées, qu'il passe autour du poignet le bracelet de la montre. Il remonte le col de la canadienne, il lui tend son chapeau qui a roulé dans la pierraille, l'herbe aux ours. Ils restent assis un long moment, visage contre visage, souffles mêlés, sans un mot. Puis il se redresse, fouille les poches de la canadienne, trouve le paquet de cigarettes écrasées. L'autre lui tend le briquet... La nuit couleur d'ardoise suinte déjà dans la vallée, et le long de la route. On aperçoit une voiture, la lueur des phares.

Il se lève, soulève l'homme par les épaules. Il l'aide, il le soutient. Ils s'en vont, ils titubent.